
BULLETIN
AUGUSTE-COMTE

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEUR

Alfred DUBUISSON
ADMINISTRATEUR

Julien PEYROULX
SECRÉTAIRE

SOMMAIRE :

	Pages
Le Positivisme actuel : Les superstitions matérialistes et leurs tragiques conséquences. — Les applications d'une loi sociologique	65
Notre enquête : La gloire d'Auguste Comte. — Réponses.	70
Auguste Comte : A. Comte et l'astronomie sidérale. — A. Comte et la vérité positive.	72
Histoire du Positivisme : Martin Thomas. — Témoignage d'un poète catholique	83
Diffusion, infiltration du Positivisme : La politique et le réel. — L'indiscipline des mœurs. — M. Alfred Loisy et le positivisme. — L'unité de foi. — A. Comte et la bourgeoisie. — Positivisme spontané	85
Le Mouvement positiviste : Conférences. — Dans l'Inde	91
Bibliographie positiviste : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.	93
Avs, communications et convocations.	96
L'Intermédiaire.	96

ADMINISTRATION & RÉDACTION
16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16
PARIS (V^e)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence, il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un **Bulletin documentaire** devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

La collection annuelle se composera d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT D'UN AN	15 francs
UNION POSTALE	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco	2 —

LE POSITIVISME ACTUEL

LES SUPERSTITIONS MATÉRIALISTES ET LEURS TRAGIQUES CONSÉQUENCES.

Le directeur d'un grand journal d'affaires écrivait tout récemment : « Si l'espèce d'hystérie déchainée dans le monde, par des influences astrales, disent certains, par une sorte d'auto-excitation, en tout cas, et de dérèglement de nos centres psychiques inférieurs, doit continuer à produire ses effets... L'humanité, ayant dompté maintes forces ennemies, se dévorera-t-elle elle-même ? *Il serait curieux, enfin, de voir ce que deviendraient les changes dans une pareille catastrophe.* »

Tout y est, et plus encore. Dans dix siècles, s'il en est besoin, ces sept lignes suffiront à un Cuvier de la sociologie pour évoquer notre délire.

« L'hystérie », « les influences astrales », « l'auto-excitation », — billevesées. La réalité est bien plus tragique, et ses conséquences autrement funestes qu'une fluctuation du change, même s'il en résulte la banqueroute. C'est le développement effréné des forces matérielles.

Le nombre, l'argent, la technique, l'industrialisme, etc., sans contre-poids moral, sans régulateur spirituel, s'entre-heurtent, s'exaspèrent, — et ensemble nous écrasent. Avec leur impuissance manifeste à ordonner, restaurer, édifier, ces forces anarchiques ont un formidable pouvoir de destruction.

Or les « citoyens conscients » ne font effort et ne s'organisent que pour les accroître, les diviniser et leur immoler l'humanité. Et, suivant l'idole devant laquelle ils se prosternent, le nombre devient la Démocratie, le Socialisme et la Justice ; l'argent, le Capital productif, la Propriété et la Liberté ;

la technique, la Science et la Vérité ; l'industrialisme, le Progrès..., j'en passe. Et tout cela n'aboutit, au reste, qu'à l'émeute sanglante, à l'abrutissement général, à la famine, à la guerre féroce, à la terreur, à la barbarie.

Néanmoins, les désastres se multipliant et s'aggravant, chacun les impute aux autres et n'en devient que plus fanatique. Il est vrai que cela n'empêche point le capitalisme, pour des profits immédiats, de subventionner la révolution qui le dévorera demain ; ni le bolchevisme, pour durer, de faire appel à la ploutocratie la plus vorace. Ce matérialisme grossier confond les moyens et le but et subordonne le supérieur à l'inférieur. Aussi ne saurait-il concevoir d'autre procédé d'expansion ou de défense que la corruption, le mensonge, la contrainte et la violence, — celle-ci étant peut-être, contrairement à ce que pensent nos conservateurs, moins pernicieuse que ceux-là.

Un sophiste, qui se croit un philosophe et un ami du prolétariat, fait profession de soutenir que la violence, à tout le moins, est tonique et constitue une excellente hygiène morale. Il aurait raison si l'humanité n'avait que des muscles et si la violence avait sur elle-même un pouvoir de contrôle, de restriction et d'inhibition. Mais toute l'expérience historique montre que la violence ne cède jamais qu'à la violence. Comme, que n'aiment point les rhéteurs plus ou moins démophiles, nous fait remarquer qu'« à mesure que les hommes se civilisent, ils deviennent d'une part plus sensibles aux motifs moraux, et d'une autre part plus disposés à la conciliation amiable des intérêts ».

C'est le bon sens même. Mais ce n'est point par la sagesse qu'on se fait une réputation d'originalité auprès des badauds. Renan disait que c'était la bêtise qui lui représentait le mieux l'infini. Il est donc à la portée de tous nos écrivains de s'y dépasser mutuellement et soi-même. Et ils n'y manquent point.

Une civilisation ne se fonde, ne se maintient et ne s'épanouit que par les énergies morales. Elle se qualifie, précisément, par la prédominance croissante — sur les moyens de la barbarie — de la discipline volontaire, c'est-à-dire des mœurs ; de la persuasion, c'est-à-dire de la confiance ; et de la sociabilité, c'est-à-dire des opinions.

Toutes les catastrophes sociales auxquelles nous assistons sont provoquées essentiellement par les préjugés triomphants. Les seules forces matérielles agissent. Et, non réglées, elles ne peuvent que détruire. Elles dominent tout. Même l'humain. Même la pensée de nos intellectuels professionnels. Même le gouvernement politique. Nos soi-disant chefs d'État ne sont, au demeurant, que des pantins manœuvrés par les ficelles du nombre et de l'argent, de l'argent surtout. Le titre que prend un régime n'y change rien, et ceux qui bataillent là-dessus, quand ils sont sincères, sont bien naïfs.

Conclusion: Il faut une puissance spirituelle qui enseigne les vérités positives et dissipe les abjectes superstitions matérialistes; qui domine les forces matérielles pour les régler, les adapter au service de l'humanité, apaiser les conflits, modérer les activités divergentes, décider la coopération. Il faut une direction continue.

Or une direction comporte une méthode; la méthode, une doctrine; la doctrine, une synthèse. Et elle implique un organe, entendons un sacerdoce qui l'exerce. Ainsi, comme le dit notre Maître: « La formation du sacerdoce positif devient la première condition d'une régénération mentale et morale non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès. »

GEORGES DEHERME.

LES APPLICATIONS D'UNE LOI SOCIOLOGIQUE.

Les relations que l'on peut établir entre les phénomènes sociaux sont innombrables; il n'est pas indifférent de les connaître, puisque la connaissance que nous avons d'un fait nous permet de prévoir l'autre.

Auguste Comte a fait la remarque qu'il y a un rapport entre l'intensité des sentiments de solidarité chez un peuple et la profession habituelle de ce peuple; et spécialement que, chez une nation militaire, ces sentiments de solidarité étaient plus forts que chez une nation industrielle, et qu'ils étaient plus faibles et moins développés chez un peuple agricole que chez un peuple industriel.

L'application de cette remarque à deux cas concrets, dont

l'un est la contre-épreuve de l'autre, va montrer l'importance que peut avoir sur la conduite politique des hommes d'État la connaissance des lois sociologiques.

Le peuple allemand est avant tout militaire : il l'a toujours été depuis deux mille ans qu'ont commencé les invasions dites germaniques ; pendant des siècles, il fournissait des soldats à la France ; la guerre a été plus tard, comme l'a dit Mirabeau, l'industrie nationale de la Prusse, qui ne s'est créée, agrandie et enrichie que par la guerre, et dont avant 1914 toutes les guerres furent heureuses et profitables ; aussi, après avoir fait l'unité de l'Allemagne par le fer et le feu, a-t-elle développé en Allemagne l'esprit militaire qui avait fait sa grandeur et sa fortune.

L'Allemagne est aussi un pays très industriel.

Il n'était donc pas difficile à un sociologue de prévoir que, chez le peuple allemand, beaucoup plus militaire et industriel qu'agricole, les sentiments de solidarité développeraient, après le traité de Versailles, un patriotisme intense et que la pensée de la revanche militaire dominerait uniquement et complètement son activité.

L'empirisme et le bon sens pratique étaient d'accord avec la sociologie ; l'idéologie seule a pu escompter le changement d'âme de l'Allemagne et son renoncement à des habitudes séculaires ; c'est elle, malheureusement, qui a inspiré les hommes d'État de l'Entente à Versailles.

Le deuxième cas fournit la contre-épreuve du premier.

Depuis trois ans, un grand nombre de personnes et même des hommes d'État de l'Europe occidentale attendent qu'une révolte populaire renverse le gouvernement communiste qui s'est établi en Russie, il y a quatre ans, et ils s'étonnent que l'événement tarde tant à se produire. C'est qu'ils ne sont pas sociologues.

Le peuple russe n'est pas du tout militaire et industriel ; il ignore complètement l'industrie et il a horreur du militarisme ; il est exclusivement agricole, et par suite il n'y a dans ces populations de paysans aucun sentiment de solidarité ; ces cultivateurs sont des individualistes au plus haut degré, tout à fait impropres à faire une révolution. Celle de 1917 n'a réussi que par des circonstances exceptionnelles ; elle a été due à l'élément ouvrier de deux grandes villes, à la défection

des troupes et à la haine de la guerre. Sortie d'une émeute de soldats et d'ouvriers, la dictature rouge ne peut finir autrement.

Aucun soulèvement de paysans ne renversera la tyrannie bolcheviste, des sentiments de solidarité, de coopération et de discipline étant nécessaires pour qu'une insurrection ait lieu, trouve des concours et triomphe : c'est l'explication de l'échec de Koltchak, de Denikine, de Wrangel, de Mackno ; ils n'ont point trouvé de concours dans une population agricole et individualiste.

Ainsi la même loi sociologique qui lie à la profession les sentiments de coopération et de solidarité explique fort bien à la fois la passivité russe et la passion unanime des Allemands pour une guerre de revanche.

JULIEN PEYROULX.

ON n'appréciera jamais le vrai spectacle historique sans une profonde vénération envers l'ensemble du passé.

Le patriotisme proprement dit, réduit même au simple civisme, ne cessera jamais de constituer le degré le plus usuel du vrai sentiment social. Car, si d'un côté nous tendons à multiplier autant que possible nos relations sympathiques, nos affections, d'une autre part, ne restent assez énergiques que si leurs objets peuvent être conçus d'après un commerce habituel.

Augusta Comte

NOTRE ENQUÊTE :

La Gloire d'Auguste Comte

Nos lecteurs et amis sont priés de répondre aux questions suivantes :

Comme penseur, pour sa puissance propre comme pour l'influence qu'il a exercée sur le mouvement intellectuel, quel rang fixez-vous à Comte :

1° Au XIX^e siècle : a) en France ? b) dans le monde ?

2° Dans tous les temps ?

3° Dans la postérité ?

RÉPONSES

Seule, la connaissance complète, profonde, de toute l'œuvre d'Auguste Comte, permet de répondre à vos questions sur sa puissance de pensée, sur son influence dans le mouvement intellectuel moderne.

Quel rang au dix-neuvième siècle l'on peut assigner à Comte ?

— En France, le tout premier rang, et fort loin en avant des autres. N'est-il pas le seul maître en philosophie de nos Renan, Fustel de Coulanges, Taine, Berthelot, Poincaré, et autres, nombreux, célèbres et ingrats disciples ?

Ingrats, parce qu'ils ont à peine avoué leur maître, quand ils n'en ont pas médité. Cet inexcusable mutisme fera grand tort à leur gloire. Peut-être s'imaginèrent-ils ainsi apparaître au premier plan, en penseurs, alors qu'ils n'étaient souvent que brillants littérateurs. Illusion facile à imposer à leurs contemporains, impossible à maintenir au delà d'une ou deux générations. Les faibles contributions nouvelles qu'ils ont apportées ne suffisent pas à étouffer le souffle initial ; le chef du positivisme avait pensé pour eux, et en reproduisant cette pensée ils n'ont su masquer que bien faiblement sa véritable origine.

Ce silence concerté autour de l'œuvre et du nom du philo-

sophe, quelques calomnies de sources obscures et diverses sur sa vie et sur son caractère ; la manœuvre ingénieuse qui fait toujours prôner, dans les manuels littéraires, la lecture de la *Philosophie positive*, en oubliant ou déconseillant celle de la *Politique positive* ; les rappels périodiques et habilement discrets d'une courte période de folie dont Comte était si heureusement sorti : tout cet ensemble d'intrigues peu honorables arrêta, encore plus qu'en France, la diffusion à travers le monde de l'œuvre de ce grand génie français.

Il importe, au sortir de l'immense hécatombe, de l'inexcusable accès de folie collective qui se calme à peine, que cette œuvre de Comte soit enfin connue de toutes les intelligences humaines.

Elle se présente en effet aujourd'hui avec l'attrait irrésistible d'une doctrine sociale universelle, solidement équilibrée, acceptable et acceptée d'avance par tous les peuples, du plus extrême Orient à la France.

Mais c'est notre pays qui se trouve le mieux préparé à l'adopter, du catholique désabusé d'un dogme enfantin et suranné au collectiviste intégral, brutalement rappelé de son rêve au sentiment précis, intense d'une urgente reconstruction, saine et positive. L'avenir très immédiat nous apporte donc le développement rapide, en tous pays catholiques, de la seule doctrine actuellement connue qui ait su fixer une base rationnelle aux relations affectueuses et sincères entre capital et travail, entre membres d'une même famille, entre membres d'une même Patrie, entre gouvernements d'une même Humanité.

La postérité verra ensuite cette doctrine gagner les pays de protestantisme et d'islamisme, puis de catholicisme byzantin, enfin l'Orient, à l'heure où tous les gouvernants devront régler les rapports internationaux sur l'honnête observation de la morale positive, sur cette fraternité universelle noblement entrevue par le Christ et saint Paul, fraternité méconnue par ceux qui prétendent le plus hautement rester fidèles au christianisme, au point que la déclaration d'une stupide guerre de conquête fut accompagnée des plus solennelles invocations au Jéhovah allemand, au Dieu des armées...

Lieutenant-Colonel A. Roux.

AUGUSTE COMTE

A. COMTE ET L'ASTRONOMIE SIDÉRALE.

Dans son dernier ouvrage, *l'Énergie spirituelle* (p. 29), M. Henri Bergson reprend pour son compte ce qui fut déjà tant rabâché par les journalistes à court de copie, les pédants et les littérateurs pontifiant :

« Auguste Comte déclarait à jamais inconnaissable la composition chimique des corps célestes. Quelques années après, on inventait l'analyse spectrale, *et nous savons aujourd'hui, mieux que si nous y étions allés, de quoi sont faites les étoiles.* »

Même s'il fallait retenir la pensée de Comte sous cet aspect simpliste, elle ne serait pas aussi outrecuidante, aussi erronée, ni surtout aussi absurde que cette assertion de M. Bergson : « nous savons, mieux que si nous y étions allés, de quoi sont faites les étoiles ». Décidément, les « recherches psychiques » et la fréquentation des fantômes ne sont pas favorables à l'hygiène mentale.

On entend bien, d'ailleurs, que Comte a traité la question d'autre manière. Et nous allons montrer une fois de plus qu'il n'a jamais aussi profondément raison que lorsqu'il paraît avoir tort. Il n'y a pas de fait, d'événement, d'invention, de conception positive quelconque qui puissent entamer l'admirable synthèse subjective, pressentie par Descartes, entrevue par Leibniz et parfaite enfin par Comte, car elle comprend toute l'humanité éternelle et n'a d'autres limites que celles de notre cœur, de notre cerveau et de notre civilisation.

Pour ceux qui ont parcouru l'œuvre de Comte, et M. Bergson est certainement du nombre, voici le passage qu'ils visent à ce sujet, quand ils ne font aucun effort pour en saisir le sens profond. Il appartient à la dix-neuvième leçon, « considérations philosophiques sur l'ensemble de la science astronomique, » du *Cours de philosophie positive* (II, p. 1 et 2) :

« Parmi les trois sens propres à nous faire apercevoir l'existence des corps éloignés, celui de la vue est évidemment le seul qui puisse

être employé relativement aux corps célestes... Toute recherche qui n'est point finalement réductible à de simples observations visuelles nous est donc nécessairement interdite au sujet des astres, qui sont ainsi, de tous les êtres naturels, ceux que nous pouvons connaître pour les rapports les moins variés... Nous ne saurions jamais étudier par aucun moyen leur composition chimique, ou leur structure minéralogique, et, à plus forte raison, *la nature des corps organisés qui vivent à leur surface*... En un mot, pour employer immédiatement les expressions scientifiques les plus précises, nos connaissances positives, par rapport aux astres, sont nécessairement limitées à leurs seuls phénomènes géométriques et mécaniques, sans pouvoir nullement embrasser les autres recherches physiques, chimiques, *physiologiques* et même *sociales* que comportent les êtres accessibles à tous nos divers moyens d'observation. »

Il faut être de parti pris ou dénué de toute aptitude généralisatrice pour ne pas voir que ce n'est là qu'un exemple contingent dont Comte veut étayer une conception nécessaire, beaucoup plus haute, celle de la synthèse subjective.

Quelque vénération que nous professions pour ce génie incomparable, nous ne considérons pas notre Maître comme une émanation divine, et donc comme infaillible. Nous savons qu'il s'est trompé dans certains détails, dans quelques exemples d'application, et surtout sur la vitesse de l'évolution et la possibilité des régressions comme celle à laquelle nous assistons présentement. Mais qu'est-ce que cela, quand on considère le monument qu'il a élevé à la gloire de l'humanité ? Les plus beaux palais ne sont pas faits que de marbre et d'or.

Mais là, précisément, sur le point auquel s'attache inconsiderément M. Bergson, Comte ne s'est pas trompé autant qu'on le veut bien dire.

En nous référant à ce que dit Comte, dans le passage reproduit ci-dessus, nous demandons à M. Bergson, puisqu'il connaît mieux les étoiles que s'il y était allé, quelles sont les connaissances « physiologiques et même sociales » qu'il a rapportées de ses excursions sidérales ?

Or, voici Einstein qui vient, avec sa théorie de la relativité généralisée (1915), apportant, déclare M. Lucien Fabre dans un livre qui vient de paraître, *les Théories d'Einstein* (Payot, édit.), « un bouleversement extraordinaire dans toutes nos connaissances les plus positives » qui subvertit « les fon-

dements même de notre entendement ». Or, l'un des premiers résultats de ce bolchevisme intellectuel a été, précisément, de montrer que les raies du spectre solaire et celles du spectre des substances terrestres n'étaient pas identiques. Les données de l'analyse spectrale étaient donc faussées à la base. Faible erreur, sans doute ; mais attendons la suite. Quoi qu'il en soit, ce n'est point « comme si on y était allé ». Même pour le voisin Mercure.

Au surplus, Auguste Comte ne fut pas aussi affirmatif qu'on paraît le croire. Aussitôt après les lignes que nous avons reproduites plus haut, il ajoute (*Cours*, II, p. 2) :

« Il serait certainement téméraire de fixer avec une précision rigoureuse les bornes nécessaires de nos connaissances dans chaque partie déterminée de la philosophie naturelle ; car en s'engageant dans le détail, on les placerait presque inévitablement ou trop près ou trop loin. Une telle appréciation est d'ailleurs singulièrement influencée par l'état de notre développement intellectuel. »

Et un peu plus loin (p. 5) :

« Quand même nous parviendrions un jour à étudier complètement les mouvements relatifs de quelques étoiles multiples, cette notion, qui serait d'ailleurs très précieuse, surtout si elle pouvait concerner le groupe dont notre soleil fait probablement partie, ne nous laisserait évidemment guère moins éloignés d'une véritable connaissance de l'univers, qui doit inévitablement nous échapper toujours. »

Ainsi, Auguste Comte ne déclarait pas seulement « à jamais inconnaissable », ainsi que le dit M. Bergson, « la composition chimique des corps célestes ». *Il déclarait aussi cette recherche inutile, oiseuse, au cas où elle nous serait accessible.*

Pour qui admet cette seconde proposition, il importe peu que la première ait été ou non contredite par la découverte de moyens d'investigation scientifique nouveaux, tels que l'analyse spectrale, la photographie sur plaques extrêmement sensibles, etc.

En tout cas, il s'en faut de beaucoup que nous sachions aujourd'hui, « mieux que si nous y étions allés, de quoi sont faites les étoiles ». Les moyens d'investigation sidérale n'ont

pu entièrement triompher des obstacles qui leur sont opposés par notre atmosphère terrestre, — obstacles dont nous ne pouvons ni nous affranchir complètement ni établir de convenables défalcatons (1).

Voilà pour le détail auquel s'en prennent les détracteurs quand même: Il n'est pas aussi défectueux qu'ils l'affirment:

Comte n'ignorait pas les travaux de Wollaston, Fraunhofer et David Brewster. S'il avait vécu quelques années de plus, il eût connu aussi ceux de Kirchoff, Miller, Huggins, etc., et l'emploi que l'on peut faire de l'analyse spectrale pour la détermination approximative des substances qui se trouvent dans les astres. Cela ne lui eût fait modifier, tout au plus, que la présentation d'une pensée profondément vraie et qui tient à toute sa synthèse.

Cette pensée, nous la trouvons indiquée tout de suite après les passages cités déjà, ce qui rend inexcusables ceux qui la passent sous silence.

Après avoir montré que « l'harmonie constante est nécessaire » qui existe « entre l'étendue de nos vrais besoins intellectuels et la portée effective, actuelle ou future, de nos connaissances », il ajoute (*Cours*, II, pp. 5 et 6) :

« Cette harmonie n'est point le résultat ni l'indice d'une cause finale. Elle dérive simplement de cette nécessité évidente : *nous avons seulement besoin de connaître ce qui peut agir sur nous, d'une manière plus ou moins directe*; et d'un autre côté, par cela même qu'une telle influence existe, elle devient pour nous, tôt ou tard, un moyen certain de connaissance. Si la notion exacte de l'univers nous est nécessairement interdite, il est évident qu'elle ne nous offre point, excepté pour notre insatiable curiosité, de véritable importance... Les phénomènes intérieurs de chaque système solaire, les seuls qui puissent affecter ses habitants, sont essentiellement indépendants des phénomènes plus généraux relatifs à l'action mutuelle des soleils...

« ... Il faut donc séparer plus profondément qu'on n'a coutume de le faire le point de vue solaire et le point de vue universel, l'idée de monde et celle d'univers : le premier est le plus élevé

(1) Notre confrère brésilien José Feliciano de Oliveira a publié sur ce sujet spécial un travail en langue portugaise. Il nous annonce qu'il en fera faire une traduction en français.

auquel nous puissions réellement atteindre, et c'est aussi le seul qui nous intéresse véritablement... Ainsi, *sans renoncer entièrement à l'espoir d'obtenir quelques connaissances sidérales*, il faut concevoir l'astronomie positive comme consistant essentiellement dans l'étude géométrique et mécanique du petit nombre de corps célestes qui composent le monde dont nous faisons partie... Quant à ces astres innombrables disséminés dans le ciel, ils n'ont guère, pour l'astronomie, d'autre intérêt que celui de nous servir de jalons dans nos observations, leurs positions pouvant être regardées comme fixes relativement aux mouvements intérieurs de notre système, seul objet essentiel de notre étude. »

A mesure qu'il avance dans son œuvre, dont le couronnement sera *la Synthèse subjective*, Comte précise sa doctrine. Il nous en fait mieux apercevoir la puissante structure.

« Les études cosmologiques sont à la fois les plus rebelles à toute saine discipline et celles qui en ont le plus besoin. » (*Système de politique positive*, I, p. 455.)

Et voici comment il complète « la systématisation de l'astronomie par l'examen direct de sa vraie constitution finale » :

« Une telle reconstruction est surtout destinée à rendre pleinement relative la science céleste, qui, malgré tous ses progrès partiels, conserve encore, dans son ensemble, un caractère absolu, désormais contraire à ses principales notions. Or, cette transformation exige que l'astronomie, jusqu'ici purement objective, devienne essentiellement subjective. *Au lieu de la vague étude du ciel, elle doit se proposer la connaissance de la terre, en ne considérant les autres astres que d'après leurs rapports réels avec la planète humaine. C'est seulement ainsi qu'elle comporte une véritable unité, à la fois logique et scientifique, nécessairement conforme à sa vraie destination philosophique et sociale.*

« Jusqu'à l'admission du double mouvement terrestre, cette unité régna naturellement en astronomie, mais avec un caractère absolu, qui alors était pleinement légitime. L'ensemble des astres y formait un seul système, ayant pour centre la terre, à laquelle tous les autres corps se rapportaient. Quand le mouvement de notre planète fut enfin reconnu, il fallait seulement modifier cette ancienne constitution de la science céleste, en y conservant comme subjectif ce centre d'abord supposé objectif. Cela suffisait pour changer l'astro-

nomie absolue en une astronomie relative, où l'on étudiait seulement les corps liés à l'humanité, après avoir constaté que les astres extérieurs à notre monde n'affectaient nullement ses phénomènes intérieurs.

« Mais cette grande révolution, seule séparation profonde entre l'astronomie ancienne et l'astronomie moderne, s'accomplit en un temps où la discipline scientifique se dissolvait déjà par la rupture irrévocable de l'unité scolastique. Les travaux de détail n'étant plus subordonnés à aucune vue d'ensemble, la culture devint profondément dispersive, surtout pour l'astronomie, qui, placée à l'avant-garde encyclopédique, commença cette émancipation. On continua d'y avoir en vue tous les corps célestes, quoique la nouvelle doctrine eût radicalement détruit leur unique lien, et représentât la plupart d'entre eux comme entièrement étrangers au seul système à la fois appréciable et intéressant. Si d'abord on étudia surtout celui-ci, ce fut comme mieux accessible à nos théories, afin d'y trouver le fondement nécessaire des contemplations sidérales. Quand cette base eût été construite, l'astronomie extérieure devint le principal objet de ces spéculations infinies, désormais aussi dépourvues de rationalité que d'utilité. L'évidente inanité des principaux efforts qui s'y rapportent depuis près d'un siècle n'a pas même détourné les astronomes de cette oiseuse routine, dont le public commence pourtant à soupçonner la frivolité.

« C'est ainsi que, faute de direction philosophique, la découverte qui devait reconstituer l'astronomie y a longtemps produit une anarchie croissante, qui maintenant tendrait à décomposer la science, si la discipline finale ne devait bientôt prévaloir. Il convenait d'étudier tous les astres quand on les supposait tous liés, ou plutôt subordonnés à notre planète.

« Mais, d'après le mouvement de la terre, il faut éliminer les étoiles, sauf leur usage pour l'observation intérieure, et réduire la véritable astronomie à notre seul système solaire. *Quand même les études extérieures nous seraient vraiment accessibles, elles devraient être écartées comme nécessairement oiseuses, depuis qu'on a bien reconnu qu'elles ne peuvent aucunement affecter les théories terrestres, uniquement dignes de l'attention humaine.* Cette indépendance fondamentale repose spontanément sur l'ensemble de la géométrie céleste; d'après l'accord journalier des observations précises avec des prévisions où notre monde est conçu isolé. La mécanique l'explique ensuite par la loi générale qui rend les actions intérieures indépendantes de toute influence commune.

« Pour consolider cette constitution subjective de l'astronomie relative, il faut restreindre la vraie science céleste non seulement à

l'étude du monde humain, mais même à celle de la planète humaine. Quoique les autres astres intérieurs soient tous plus ou moins liés à ce centre subjectif, *leurs théories spéciales ne méritent notre attention que d'après leur efficacité, logique et scientifique, envers cet unique problème.* On est ainsi conduit à la consécration finale, autant pratique que théorique, de la juste prépondérance accordée spontanément, depuis l'origine de l'astronomie, au soleil et à la lune : l'un comme centre, l'autre comme annexe, de l'existence terrestre. L'efficacité logique que possédèrent longtemps presque tous nos autres astres est dissipée sans retour depuis que toutes les théories sont établies. Cependant leur étude conservera toujours quelque valeur scientifique, à raison de leur influence indirecte sur la terre, d'après les gravitations secondaires, qui constituent partout une certaine solidarité. Mais c'est seulement à ce titre que ces théories accessoires mériteront un encouragement proportionné à cette réaction. Or, quand on se borne au degré de précision qui convient à nos vrais besoins, on reconnaît ainsi que la plupart de nos astres intérieurs, trop petits ou trop lointains, doivent nous devenir finalement presque aussi indifférents que les étoiles elles-mêmes. Par ces réductions successives, l'astronomie normale ne joint essentiellement aux trois corps principaux que les cinq autres planètes connues de tout temps, comme visibles à l'œil nu, à raison de leur grosseur ou de leur proximité, double titre d'influence terrestre. Sans cette sage restriction continue, les divagations planétaires reproduiraient bientôt les principaux inconvénients des divagations sidérales, suivant une tendance théorique trop sensible déjà chez nos avides recruteurs de planètes insignifiantes et même fictives. » (*Système de Politique positive*, I, pp. 508-511.)

Dans le quatrième volume de cet ouvrage capital (p. 211), il ajoute :

« Depuis l'admission du mouvement terrestre, aucune autre science ne fait autant sentir *combien l'unité subjective est la seule que nous puissions jamais obtenir*, puisque nos vraies connaissances s'y bornent au domaine planétaire du Grand-Être. *Faute d'un tel centre, les études célestes deviendraient autant incohérentes qu'oiseuses, en tendant vers l'absolu*, quoiqu'il s'y montre spécialement inaccessible. Spontanément indéfinie, cette science ne peut être circonscrite qu'en la destinant à connaître la planète humaine et les astres correspondants; restriction qui suppose le mouvement terrestre. Mais, d'après une telle connexité, ce mouvement importe tellement à la philosophie relative que, dans la maturité de la raison humaine, son existence n'exige aucune démonstration. »

Enfin, dans le *Catéchisme positiviste* (2^e éd. p. 190), il écrit encore :

« La religion positive définit l'astronomie comme l'étude céleste de la planète humaine; c'est-à-dire la connaissance de nos relations géométriques et mécaniques avec les astres susceptibles d'affecter nos destinées en modifiant l'état de la terre. *C'est donc autour de notre globe que nous condensons subjectivement toutes les théories astronomiques, en écartant radicalement celles qui, ne s'y rattachant pas, deviennent aussitôt oiseuses, quand même elles seraient accessibles.* De là résulte l'élimination finale, non seulement de la prétendue astronomie sidérale, mais aussi des études planétaires qui concernent des astres invisibles à l'œil nu, et dès lors dépourvus nécessairement de toute véritable influence terrestre. »

On voit assez que tout est lié dans la synthèse subjective, en sa totalité qui embrasse et coordonne toutes les connaissances humaines passées, présentes et à venir. C'est tout l'humain, et l'esprit ne le dépassera jamais. Il n'est pas de détail, de fait, de découverte quelconque qui puissent duper ou briser cette heureuse fatalité, sans laquelle notre intelligence n'aurait réellement ni base ni méthode, nos sentiments aucun objet, et nos efforts aucun but.

AUGUSTE COMTE ET LA VÉRITÉ POSITIVE.

La Grande Revue de février et *l'Université de Paris* ont publié simultanément la conférence faite à l'Association générale des étudiants, le 1^{er} février précédent, par M. Paul Appell, recteur de l'Académie de Paris.

Il y a d'excellentes choses à en retenir, sur l'érudition et l'esprit scientifique, le bourrage de la mémoire, l'absurde pratique des examens, etc.

Il y en a de discutables. D'abord la rengaine universitaire à laquelle nous avons répondu en répondant à M. Bergson :

« Nous devons d'abord remarquer, dit M. Appell après tant de journalistes faisant les savants, qu'il est impossible de fixer *a priori* les limites de la science. Un exemple célèbre nous est fourni par Auguste Comte. Le grand philosophe a écrit qu'il serait toujours impossible à la science de connaître la composition des étoiles. Or,

etc... On a même reconnu dans le soleil des corps nouveaux dont quelques-uns ont été ensuite retrouvés sur la terre, comme l'hélium. »

Cette façon d'interpréter la pensée de Comte peut servir de critère pour déceler ou la malhonnêteté, ou l'ignorance de l'œuvre — ce qui n'est pas le cas ici — ou la débilité de l'intelligence philosophique.

Cette insuffisance, M. Appell la marque d'autre façon dans le cours de cette conférence. Par exemple :

« Ce qui fait le véritable esprit scientifique, c'est l'action : c'est le fait de poursuivre la vérité *au-dessus de tout*. Un vrai savant est un homme qui cherche... *Il lui est indifférent que tel ou tel résultat ressorte de ses travaux ; ce qui lui importe avant tout, c'est la vérité.* »

Cette métaphysique barbare ou ce dilettantisme décadent, ont été exprimés plus nettement encore par Gaston Paris. Aux plus lugubres jours de l'Année terrible, à sa leçon inaugurale de 1870 au Collège de France, où il traita de « la Chanson de Roland et de la nationalité française », cet érudit, « au-dessus de la mêlée », osa déclarer :

« Je ne crois pas, en général, que le patriotisme ait rien à démêler avec la science... Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que *la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses que cette vérité pourrait avoir dans la pratique.* »

Cette « vérité » absolue, à laquelle il faut sacrifier la patrie, l'ordre social, temporel et spirituel, le bien de l'humanité, et son existence même, n'a rien de commun avec la vérité positive, toujours relative, que Comte a définie ainsi :

« Quand on renonce franchement à l'absolu, on sent que, pour nous, la vérité consiste toujours à établir une suffisante harmonie entre nos conceptions subjectives et nos impressions objectives ; *en subordonnant d'ailleurs un tel équilibre à l'ensemble de nos besoins privés et publics.* »

La vérité métaphysique est une « idole ». Elle ne représente rien de réel, et donc rien de réellement humain.

« Il est évident, dit lui-même M. Appell, que plus la Science (et

il écrit ce mot toujours avec un S majuscule : autre « idole ») se développe, plus le mystère qui nous entoure s'accroît. »

Alors? — Ce serait pour étendre le mystère que nous nous détournerions du service de l'Humanité?

Quoi qu'il en ait dit d'abord, l'éminent mathématicien ne pousse pas l'absurde, comme Gaston Paris, jusqu'à ses conséquences extrêmes. Il ne met pas la « Science » au-dessus de tout, puisque, plus loin, il veut qu'elle soit « mise au service de la liberté et de la justice ». — Autres entités métaphysiques.

Enfin, M. Appell, dans sa conclusion, déclare qu' « il faut que la science soit mise au service de la civilisation ».

Servir la civilisation, c'est la maintenir, la développer dans le sens humain, c'est rentrer dans le positif. C'est donc s'opposer à l'idéologie délétère de la métaphysique révolutionnaire : vérité absolue, justice, liberté, — « et autres balançoires », disait un spirituel magistrat. Il faut donc choisir entre les nuées inconsistantes et toxiques contre Comte ou le positif vivifiant avec Comte. « La vérité n'est vérité, disait de Bonald, que parce qu'elle est utile aux hommes. »

Et Comte, moins encore que Bonald, n'entend par là cette utilité matérielle, immédiate, empirique, individualiste de Bentham et des Mill. Comte souscrivait sans réserve à cette observation de son précurseur Condorcet :

« Le matelot, qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage, doit la vie à une théorie qui, par une chaîne de vérités, remonte à des découvertes faites dans l'école de Platon, et ensevelies pendant vingt siècles dans une entière inutilité. »

Mais cela ne justifie pas tout. Il y a des recherches évidemment imbéciles, il y a des découvertes criminelles, il y a des acquisitions nocives parce que prématurées. Le désordre des esprits est le pire. Si le passé a développé les forces, comme le remarquait Comte, nous avons désormais, surtout, à les organiser. La barbarie qui nous menace de toute part devrait nous en persuader. Quand nos laboratoires auront mis à la disposition de chacun le moyen facile de tuer à distance des milliers d'hommes, il ne restera bientôt plus, pour

relever le flambeau de la civilisation, que les troupeaux de nègres anthropophages, heureusement préservés de ces redoutables « progrès » de la science.

Notons encore, pour conclure, le lucide humanisme de Comte dans ce passage du *Système de Politique positive* (IV, p. 52) :

« Tant qu'il fallait surtout développer nos diverses forces, il importa d'exercer spécialement nos facultés théoriques les moins énergiques de toutes, et d'où pourtant dépendait la construction d'une base extérieure pour la sagesse humaine. Maintenant qu'il faut directement régler nos moyens quelconques..., l'influence normale de la science doit être convenablement réduite à sa destination nécessaire : connaître assez l'ordre universel pour le subir dignement et le modifier sagement. »

LE principe théologique, consistant à tout expliquer par des *volontés*, ne peut être pleinement écarté que quand, ayant reconnu inaccessible toute recherche des *causes*, on se borne à connaître les *lois*. Tant qu'on persiste à résoudre les questions qui caractérisent notre enfance, on est très mal fondé à rejeter le mode naïf qu'y appliqua notre imagination, et qui seul convient, en effet, à leur nature. Ces croyances spontanées ne pouvaient radicalement s'éteindre qu'à mesure que l'humanité, mieux éclairée sur ses moyens et ses besoins, changeait irrévocablement la direction générale de ses recherches continues...

Auguste Comte

HISTOIRE DU POSITIVISME

MARTIN THOMAS.

Nous reproduisons les paroles qui furent prononcées sur la tombe du mari de Sophie Bliaux, M. Martin Thomas, le 3 Archimède 79 (28 mars 1867), par Joseph Lonchamp, au nom de la Société positiviste :

« En confiant, il y a cinq ans, à cette dernière demeure, les restes mortels de la fille adoptive d'Auguste Comte, nous étions loin de prévoir le nouveau malheur qui nous y rassemble aujourd'hui. Mais, hélas ! dès ce jour, le chagrin commençait sourdement son œuvre de destruction ; il a miné la forte constitution de l'époux de Sophie Bliaux et l'a enlevé prématurément aux siens et à toute la famille positiviste.

« Les nombreux amis qui nous entourent, les regrets et les larmes dont nous sommes témoins disent assez combien M. Thomas fut digne de sa noble femme. Ils n'avaient qu'un cœur ; ils n'auront qu'une seule et même mémoire, vénérée par tous ceux qui les ont connus.

« La mort, qui détruit en entier la vie de l'égoïste, est pour le serviteur de l'Humanité l'aurore d'une seconde existence. Aussi M. et Mme Thomas vivront-ils longtemps de cette seconde vie dans l'âme de leurs enfants ; ils guideront leurs pensées et leurs actions, purifieront leurs sentiments et soutiendront leur courage ; ils continueront au delà du tombeau, à ces orphelins, leur protection et leur secours.

« Mais là ne se bornera pas leur influence. M. et Mme Thomas dépasseront les limites de l'immortalité commune. Non seulement ils vivront dans le cœur de leurs enfants et de leurs amis, mais leurs vertus et leur dévouement seront bénis par les positivistes, d'âge en âge, et serviront d'exemple aux générations futures.

« C'est que tous les deux, entrés par hasard au service d'Auguste Comte, ils ont su mériter sa confiance ; c'est que tous les deux, subjugués par son ineffable bonté, ils l'ont vénéré et aimé ; c'est qu'ils l'ont sauvé de la détresse en lui offrant avec instance les économies de leur travail, alors qu'en butte à des persécutions acharnées, le

fondateur de la religion de l'Humanité s'était vu tout à coup privé de ses moyens d'existence.

« Aussi ces deux fidèles serviteurs ont-ils été élevés par leur maître au rang d'enfants de son adoption. Ils ont consolé ses dernières années des amertumes de la lutte ; ils lui ont rendu un foyer et une famille ; ils ont adouci les tristesses de son isolement et de son deuil.

« Après la mort d'Auguste Comte, M. et Mme Thomas se sont voués à la conservation de son domicile et au culte de sa mémoire ; ils ont eu un commun et suprême désir ; celui de reposer perpétuellement aux pieds de leur maître.

« Ce pieux et touchant désir est accompli : les voilà tous les deux dans cette tombe modeste, tout près du monument funèbre d'Auguste Comte, et les humbles noms de ces deux enfants du peuple, gravés sur cette pierre, seront à jamais associés au grand nom d'Auguste Comte, dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante. »

TÉMOIGNAGE D'UN POÈTE CATHOLIQUE.

Charles de Pomairols, mort récemment, était un poète et un écrivain d'une pure inspiration. Ses premiers poèmes, dont nous nous promettons de reproduire quelques-uns, étaient tout positivistes. Il était retourné au théologisme ; mais sans oublier les incursions hardies de sa jeunesse.

A propos d'un de ses derniers livres, un roman où les aspirations de mysticisme théologique atteignent les plus hautes altitudes, mais sans jamais oublier l'humain ni oblitérer le sens social, il écrivait à M. G. Deherme, le 2 mars 1910 :

« Je vous ai adressé un exemplaire d'un roman intitulé *Ascension* que je viens de publier. Il m'a semblé que quelques idées de ce livre pouvaient éveiller votre intérêt. Les principaux personnages sont des intellectuels qui doivent beaucoup à Auguste Comte, et l'auteur de l'ouvrage lui-même a, dans sa jeunesse, suivi avec émotion les cours que faisaient rue Monsieur-le-Prince les disciples du grand philosophe. Vous retrouverez peut-être dans *Ascension* les traces qu'a laissées dans sa pensée et dans son cœur cette période de sa vie. »

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

LA POLITIQUE ET LE RÉEL.

Sous ce titre, dans *la Renaissance*, M. Georges Aimel présente quelques considérations qui vont dans le sens des grandes vérités positives, sans y atteindre complètement et surtout sans s'y tenir. Mais, sans doute, est-ce là tout ce qu'en peuvent admettre les directeurs de gazettes et revues.

« On imagine volontiers, à l'aurore de l'ère pleine de secrets qu'est ce lendemain de la grande catastrophe subie par l'Europe moderne, un philosophe anxieux de tant de contradictions, convaincu du désarroi des esprits et des tendances, s'efforçant de reconstituer les lignes éternelles de toute action féconde, et telle parce que disciplinée. Ce grand travail de décantation mentale, cet apurement passionné de l'intellect qui tend vers toujours plus de lucidité, Socrate platonicien, Descartes et Comte en marquent les étapes émouvantes. On ne fonde l'ordre que sur le jugement éclairé. Le *Phèdre*, le *Discours sur la Méthode*, le *Cours de philosophie positive* jalonnent cette route royale où doivent, bon gré mal gré, s'engager tous ceux qui envisagent l'intelligence comme le plus bel attribut de l'homme et son guide le plus sûr pour l'aménagement du monde. Qui donc élèvera ce monument nouveau qu'attend notre inquiétude et qui serait comme l'armature et le lien commun de nos méditations? Plus que jamais l'humanité a besoin de rectitude mentale et d'une logique soutenue par les faits : travailler à bien penser, c'est pour chacun apporter sa pierre à l'œuvre humaine, c'est faire œuvre de bonne foi et d'amour. »

Si M. Aimel a lu le *Cours de philosophie positive* ou, à tout le moins, son résumé, il ignore certainement le *Système de politique positive* et la *Synthèse subjective*. S'il s'en était pénétré, il ne chercherait pas ce qui est établi depuis soixante-dix ans sur un roc indestructible. Cela se marque plus encore dans la suite, par exemple lorsque M. Aimel écrit :

« La science opère ainsi un découpage dans le chaos primitif des faits, où elle discerne les éléments essentiels ; de ce qui était jungle

ténébreuse, elle fait un beau jardin à la française. La fameuse classification des sciences établies par Comte, d'après une hiérarchie logique, historique, et enfin pédagogique, nous montre cette graduelle extension de l'esprit positif, nourri de la rigueur mathématique et du principe de causalité à toutes les branches de la connaissance. La sociologie qui était proprement la science de l'homme, être social, Comte eut l'illusion de l'avoir fondée; il se trompait; il n'en avait établi que les prolégomènes. On décore aujourd'hui de ce nom ambitieux une série de notions baroques sur le totem, d'historiettes papoues et de commentaires filandreux à des statistiques. L'existence d'une sociologie est d'ailleurs démentie par ce simple fait que « l'esprit métaphysique » continue plus que jamais à s'étaler dans les domaines de la politique. Si la sociologie était une science comme l'est la physiologie, elle entretiendrait avec la politique les mêmes rapports que la physiologie vis-à-vis de la médecine et de l'hygiène. Or, il n'en est rien. Et l'art de gouverner la cité, ce don suprême, considéré comme la clef du bonheur individuel et social, l'humanité erre et tâtonne sans parvenir à l'établir. On nous le fait bien voir. »

Il y a là beaucoup de confusion et quelques erreurs. D'abord pour la sociologie. Une science est fondée lorsqu'elle a sa méthode, sa base et ses lois essentielles. Or, Comte, en la définissant, c'est-à-dire en la délimitant et en lui fixant son rang dans la hiérarchie, lui a donné sa méthode : la filiation. De plus il a formulé les lois fondamentales, et d'abord celle des trois états. M. Aimel confond les exercices scolastiques de Durkheim, dont il n'est déjà plus question, avec la pensée immortelle de Comte. Enfin, autre chose est d'achever une science. M. Aimel dira-t-il que la physique n'est pas une science parce qu'il y a encore des spirites?

Dans la suite, la confusion s'accroît encore. Citons :

« La société de demain opposera le *vir peritus* à l'*homo sapiens*, l'homme compétent à l'intellectuel pur... La sociologie n'étant pas une science, la politique ne peut en être dérivée. Elle est un art expérimental qui repose sur l'exercice de l'intelligence... Et à coup sûr, le temps n'est plus des effusions sentimentales, aussi inutiles que dangereuses : les affaires sont les affaires, et, comme le disait Rivarol, on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur. »

Si M. Georges Aimel avait mieux étudié le positivisme, il en eût appris que toutes ces difficultés ont été surmontées

définitivement par Comte et il saurait faire le départ essentiel entre la sociologie dynamique ou plutôt cinématique et la sociologie statique, et discerner le concret de l'abstrait, le théorique du pratique.

Enfin, il attache beaucoup d'importance à la notion du « réel », et nous nous garderons bien de l'en blâmer. Mais « positif » contient cette notion et quelques autres qui l'amplifient et l'élèvent, par exemple : « affirmatif, utile, certain, précis, organique, relatif et même sympathique ».

L'INDISCIPLINE DES MŒURS.

Dans la *Revue des jeunes* du 10 janvier, le P. Th. Bésiade, analyse le livre de M. Paul Bureau, *l'Indiscipline des mœurs*. son intéressant article est intitulé « le Retour aux disciplines de vie ». Sur de telles questions, des catholiques intelligents et sincères ne peuvent passer Comte sous silence. Nous relevons donc :

« Car la stérilité du mariage dépend de toutes les formes de l'indiscipline des mœurs. Auguste Comte l'a dit : « Toutes les règles de la morale sexuelle sont solidaires les unes des autres. » C'est ce profond enseignement du grand penseur que M. Paul Bureau met en haut relief dans l'exposé des cinq prétextes de la morale sexuelle, tels que les établit l'observation sociologique : le devoir de chasteté pour le célibataire, le devoir de mariage, le devoir de fidélité conjugale, le devoir de loyauté dans les rapports conjugaux, associé au devoir de continence. »

Et plus loin :

« Les vétérinaires (A. Comte) qui prétendent que le célibat est contraire à la nature ne se rendent pas compte que cet argument se retourne contre toutes les disciplines sexuelles. »

A propos du divorce :

« Ainsi le prétendu remède décuple automatiquement les maladies graves qu'il voulait guérir : légèreté et calculs égoïstes, passion sans freins, infidélités et discordes, unions stériles ou peu fécondes. « La possibilité du changement y provoque » (A. Comte), et donc ou la France rééduquée rejettera ce principe de mort, ou l'influence dissolvante du divorce amènera le désastre. »

M. ALFRED LOISY ET LE POSITIVISME.

A propos de la leçon d'ouverture du cours de M. Alfred Loisy au Collège de France, M. Georges Matisse indique malicieusement ce qui revient au positivisme dans les idées de l'éminent professeur (« Les Rapports entre les sciences de l'humanité et les sciences de la nature », *Mercure de France* du 15 janvier) :

« M. Loisy regrette que les sciences cosmologiques se soient développées les premières. Plus encore, il déplore l'erreur de notre époque qui tient presque exclusivement pour sciences la physique, la mécanique, la chimie, la géologie, la physiologie..., tandis que les études relatives aux manifestations sociales, religieuses, morales, artistiques... sont doucement méprisées, ou, pour le moins, tenues, selon le mot de Renan, pour « de pauvres petites sciences conjecturales », incertaines et futiles.

« M. Loisy accorde que les sciences de la nature peuvent être utiles à l'homme. Elles lui permettent de perfectionner sa civilisation. Mais, comme Auguste Comte, — avec lequel il se rencontre sans peut-être y prendre garde, — il les tient pour secondaires. En les développant presque exclusivement, en négligeant l'étude, à travers l'histoire, des activités de l'homme travaillant pour des fins humaines et idéales, on risque d'aboutir à quelque état monstrueux, à une civilisation difforme.

« Les collectivités humaines, livrées à leurs seuls instincts égoïstes, à leur avidité, à leur aveuglement naturel, munies d'ailleurs de moyens de destruction puissants et variés, risquent, si elles ne sont pas guidées par des principes généraux tirés de l'étude positive des phénomènes sociaux et de la nature de l'homme, de s'entre-détruire et d'entraîner la civilisation à une décadence précoce. En présence des cataclysmes géants qui ont broyé son époque, la ferme intelligence de M. Loisy, résistant aux atteintes de l'étonnante psychose collective et nationale qui a aveuglé la plupart de nos contemporains, a perçu le déterminisme inexorable du développement des causes en leurs lointaines conséquences. »

L'UNITÉ DE FOI.

Une petite revue du christianisme mystique, qui porte un beau titre, *les Amitiés spirituelles*, a publié (n° de décembre) la conclusion d'un article sur « le Problème de

l'éducation », par M. Maurice Dalphée, dont voici un passage :

« Donc, soit au point de vue de la société, soit dans l'intérêt de l'individu, l'unité de foi est un des principes essentiels de l'éducation. Auguste Comte, préoccupé avant tout de détruire l'anarchie, de relever l'édifice social de ses ruines et de l'établir sur des bases inébranlables, pensait avec raison que, pour réformer les institutions, il faut réformer les mœurs, que pour modifier durablement les mœurs, il fallait transformer préalablement les idées. Or cette transformation, il prétend la poursuivre suivant un plan d'action qu'on pourrait croire germé d'un cerveau hanté par l'idéal de l'Église catholique universelle : Homogénéité des sciences par l'unité de méthode, homogénéité des esprits par une même discipline intellectuelle et morale. Tout le monde, du reste, serait d'accord sur ce point, s'il y avait un critérium infaillible, sensible et rationnel à la fois, de la vérité. »

L'union, en effet, ne se fonde que sur l'unité de foi. Mais cette unité ne se peut constituer que par une synthèse totale, laquelle, comme l'a montré Comte, ne saurait être que subjective. L'Église a échoué dans sa glorieuse tentative de catholicité en n'aboutissant qu'à la chrétienté, précisément parce qu'elle partait d'un principe théologique, c'est-à-dire absolu. Les dieux s'opposent toujours aux dieux. Seul, le positivisme réalisera la catholicité parce qu'il est fondamentalement relatif, parce qu'ainsi il comprend tout.

AUGUSTE COMTE ET LA BOURGEOISIE.

Dans *le Monde nouveau*, M. Jules de Gaultier, qui est un penseur ingénieux, hasarde un plaidoyer pour la bourgeoisie. Son principal argument est, en d'autres termes, celui-là même dont Comte justifiait le maintien d'un patriciat :

« En produisant des bourgeois, c'est-à-dire des individus dispensés par les circonstances de leur naissance de pourvoir au soin de leur existence et dont l'activité, en raison de ce privilège, peut être orientée tout entière vers l'inutile, une société témoigne qu'elle s'est créé un organe pour la vie supérieure et qu'elle a dépassé le stade biologique pour atteindre le stade humain. En vue d'un but aussi important, on ne saurait s'étonner qu'elle agisse avec la pro-

digalité de la nature qui multiplie les graines afin d'obtenir quelques beaux exemplaires. Si un grand nombre de bourgeois ne réalisent pas la virtualité incluse dans le privilège dont ils sont investis, les noms qui viennent d'être cités, auxquels tant d'autres pourraient être ajoutés, attestent que quelques-uns savent remplir la fonction à laquelle les destinait le loisir concédé — et ceux-ci justifient le fait social qu'ils représentent. »

Mais le patriciat de Comte est tout autre chose que la bourgeoisie actuelle. Il est une fonction bien déterminée et toujours réglée par une opinion publique fortement organisée. Il est très réduit.

Nous devons à la bourgeoisie, ajoute M. de Gaultier, d'avoir fourni au monde les plus hauts esprits de ce temps, et surtout Auguste Comte. Et celui-là seul peut faire passer la multitude des « producteurs de fumier », les aigrefins, les politiciens et les corrupteurs de l'esprit public... Mais encore faut-il souhaiter que ce parasitisme soit restreint s'il ne peut être complètement extirpé.

POSITIVISME SPONTANÉ.

Un rédacteur des *Lettres* rapporte ce trait remarquable du bon sens de notre peuple :

« Je me souviens d'un poilu descendant du Chemin-des-Dames à l'heure de la débâcle et qui hurlait sur la route : « Qu'on nous f... un chiffonnier si on veut, mais qu'on nous f... *un chef!*... »

Le grand but de la vie humaine consiste dans le perfectionnement continu de notre nature individuelle et collective.

Auguste Comte

LE MOUVEMENT POSITIVISTE

CONFÉRENCES.

Dans la série des conférences positivistes organisées par la Bibliothèque de la rue de Miromesnil, M. Julien Peyroulx a traité de la sociologie.

Voici les grandes lignes de son exposé qui fut un excellent résumé des principes fondamentaux de la sociologie positive :

La sociologie est la science des phénomènes sociaux, comme la biologie, sur laquelle elle repose, est la science des phénomènes vitaux.

L'état social est spontané et désintéressé.

Les affections domestiques, en satisfaisant l'égoïsme qui est à la base de la nature humaine, développent finalement l'altruïsme (ensemble des penchants au bien dans la morale théologique). Tout le problème humain se résume dans la subordination du premier au second.

La famille, d'abord polygame, puis monogame est l'unité sociale. Ses éléments fondamentaux sont la subordination des sexes et celle des âges.

La régénération que le positivisme apporte à la famille résulte de ce que, cessant de considérer le mariage d'après un principe purement égoïste comme la satisfaction de l'instinct sexuel, il le conçoit au point de vue altruiste comme destiné surtout au perfectionnement mutuel des deux sexes.

La transition de la famille à la société suppose l'institution du langage. La société est une grande association dont le lien résulte de la participation à des opérations communes : elle est une entr'aide continue, une coopération.

Le perfectionnement moral inauguré par les affections de la famille se poursuit par les diverses pratiques et institutions sociales. Travail pour autrui, épargne pour autrui, accumulation des produits, capital, propriété personnelle transforment les impulsions égoïstes et permettent la prépondérance finale de l'altruïsme.

La division du travail rend nécessaire un gouvernement pour faire prévaloir l'idée d'ensemble. L'ordre est la base de tout progrès.

Le pouvoir temporel, matériel, politique agit par contrainte et obtient la coopération forcée ; mais à côté de ces liens que crée la force, il y a les liens de l'esprit qui créent l'autorité spirituelle ; celle-ci agit par persuasion et obtient la coopération volontaire en produisant la convergence intellectuelle. Elle aboutit à superposer aux sociétés politiques une société plus générale et plus noble, dont le lien est une doctrine commune, la société religieuse.

Le christianisme avait créé et constitué un pouvoir spirituel, réel et agissant, la papauté et les évêques ; il avait produit dans la République chrétienne la convergence intellectuelle ; il avait consacré des institutions ; il avait créé une morale universelle, une synthèse complète et une opinion publique. C'est l'œuvre que le positivisme doit reprendre et parfaire.

DANS L'INDE.

Du « Bulletin d'Angleterre » que publie *la Revue positiviste*, nous relevons :

« Un Hindou, Har Dayal, croit que, plus tard, le positivisme pénétrera dans l'Inde malgré les difficultés résultant de ce que le passé est tout-puissant dans ce pays ; ce sera une tâche qui sera accomplie par les Hindous eux-mêmes et non par les apôtres venant de l'Occident. Ce sont les Orientaux qui convertiront leurs frères et notre doctrine est assez relative pour pouvoir être présentée ainsi aux habitants de l'Inde. »

T ELLE est donc la gravité de notre situation intellectuelle que, sur les notions même les plus fondamentales, et en apparence les plus faciles, l'ordre appartient aux purs rétrogrades, chez lesquels il reste sans difficulté, tandis que le progrès demeure entièrement anarchique et dès lors radicalement stérile.

Auguste Comte

BIBLIOGRAPHIE POSITIVISTE

I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

AUGUSTE COMTE. — *Catecismo positivista o Exposicion sumaria de al religion universal*. Version castellana de N. Estevanez, in-16, 350 p., Garnier, éd.

II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

COMTE DE FELS. — *La politique expérimentale*, in-8°, 12 fr., Calmann-Lévy, éd.

LUCIEN FABRE. — *Les Théories d'Einstein*. (Une nouvelle figure du monde), in-16, 7 fr. 50, Payot, éd.

YEN-SA-DIEP-VAN-CU'O'NG. — *Recueil de morale annamite*, in-8°, 60 p., Imp. de l'Union, éd.

JULES VIARD. — *Les grandes Chroniques de France*, t. I. *Des origines à Clotaire II*, in-8°, 387 p., 15 fr., Société de l'histoire de France.

ARNOLD VAN GENNEP. — *L'État actuel du problème totémique. Étude critique des théories sur les origines de la religion et de l'organisation sociale*, in-8°, 25 fr., Ernest Leroux, éd.

ALCANTER DE BRAHM. — *Curiosités de Carnavalet*, in-16, 230 p., 10 fr., Librairie française, éd.

MAURICE ANTIAUX. — *Traité d'économie politique. Étude de l'organisation économique contemporaine*, 20 fr., Giard, éd.

ARISTOPHANE. — *Œuvres*, traduction par A. Willems, 3 vol., Hachette, éd.,
A. AUTIN. — *Autorité et discipline en matière d'éducation*, in-16, Alcan, éd.

JACQUES BAINVILLE. — *Les Conséquences politiques de la paix*, in-16, 208 p., 7 fr., Nouvelle librairie nationale.

MAURICE BARRÈS. — *Le Génie du Rhin*, in-16, 260 p., 7 fr., Plon, éd.

MGR A. BAUDRILLART. — *Benoît XV*, in-16, 2 fr., Bloud, éd.

DOM BESSE. — *Le Moine bénédictin*, in-8, 12 fr., Librairie de l'Art catholique.

MARC BLOCH. — *Rois et serfs. Un chapitre d'histoire capétienne*, in-8°, 221 p., 12 fr. 50., Champion, éd.

G. BOHN et A. DRZEWINA. — *La Chimie et la vie*, in-18, 7 fr. 50., Flammarion, édit.

G. BOHN. — *Le Mouvement biologique en Europe*, in-18, 4 fr., A. Colin, éd.

GEORGES BLONDEL. — *La Rhénanie. Son passé, son présent, son avenir*, in-16, 7 fr., Plon, éd.

H. BORDEAUX. — *Les Ménages d'après guerre*, in-16, 7 fr., Plon, éd.

H. BORNECQUE et GERMAIN DROUILLY. — *La France et la guerre. For-*

- mation de l'opinion publique pendant la guerre*, in-16, 6 fr., Payot, éd.
- A. DE BOUARD. — *Le Régime politique et les institutions de Rome au moyen âge 1252-1347*, in-8°, 392 p., de Boccard, éd.
- Général BOUCHER. — *La Bataille de la Marne de l'antiquité. (Marathon d'après Hérodote)*, in-8°, 53 p., 7 croquis, 45 fr., Berger-Levrault, éd.
- JULES HURÉ. — *Les Postulats de la vie*, 7 fr. Fischbacher, éd.
- E. BOUTROUX. — *De la Contingence des lois de la nature*, in-16, 175 p., Alcan, éd.
- PIERRE BOUTROUX. — *L'Idéal scientifique des mathématiques*, in-16, 8 fr., Alcan, éd.
- CH. BRIFAUX. — *Souvenirs d'un académicien sur la Révolution, le premier Empire et la Restauration*, avec introduction du D^r CABANÈS, 2 vol. 30 fr., Albin Michel, éd.
- D^r V. BUGIEL. — *La Pologne et les Polonais*, in-16, 400 p. 9 fr., Bossard, éd.
- BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL. — *Enquête sur la production. I. Mémoire introductif*, in-8°, 224 p., 15 fr., Berger-Levrault, éd.
- D^r CABANÈS. — *L'Histoire éclairée par la clinique*, in-8°, 320 p., Albin-Michel, éd.
- RENÉ CANAT. — *La Littérature française au dix-neuvième siècle*, I, 1800-1852. II. 1852-1900. 2 vol. in-12, 4 fr. chacun, Payot, éd.
- J.-M. CARRÉ. — *Goethe en Angleterre*, in-8°, 15 fr., Plon, éd.
- CARRÉ DE MALBERG. — *Contribution à la théorie de l'État*, in-8°, 873 p., Recueil Sirey, éd.
- PAUL CARTON. — *La Vie sage. Commentaires sur les vers d'or des pythagoriciens*, in-8°, 10 fr. Maloine, éd.
- EDMOND CAZAL. — *Sainte Thérèse*, in-16, 316 p., 7 fr., Ollendorf, éd.
- LOUIS CAZAMIAN. — *L'Évolution psychologique de la littérature en Angleterre, 1660-1914*, in-16, 9 fr., Alcan, éd.
- LÉON CHANCEREL. — *Le peintre Jean-Julien Lemordant, blessé à l'ennemi, aveugle, magnifique exemple de noblesse morale et d'idéalisme agissant*, 6 fr., Quesnel, éd.
- CHAUVELOT. — *L'Inde mystérieuse. Ses rajahs, ses brahmes et ses fakirs*, in-4°, 25 fr., Chapelot, éd.
- R.-P. LOUIS CHARLES. — *Les Jésuites dans les États barbaresques, Algérie et Maroc*, in-16, 142 p., Lethielleux, éd.
- L.-F. CHOISY. — *Sainte-Beuve. L'homme et le poète*, in-16, 7 fr. 50., Plon, éd.
- E. DE CLERMONT-TONNERRE. — *U. S. A. Petites notes sur un grand pays*, in-16, 152 p., B. Grasset, éd.
- GABRIEL COMPAYRÉ. — *Histoire de la pédagogie*, in-12, 528 p., 8 fr., Mellottée, éd.
- EDWIN GRANT CONKLIN. — *L'Hérédité et le milieu*, in-18, 7 fr. 50, Flammarion, éd.
- HENRI CORDIER. — *La Chine*, in-12, 4 fr., Payot, éd.
- Abbé J. DEDIEU. — *Le Rôle politique des protestants français*, in-16, 10 fr., Bloud, éd.

- ED. DRIAULT. — *La Renaissance de l'hellénisme*, in-16, 6 fr., Alcan, éd.
- MAURICE EBLÉ. — *La Doctrine sociale et catholique*. Distinction avec l'individualisme et le socialisme, in-16, 32 p., 1 fr., Bibliothèque des cercles d'études.
- ANTONIN EYMIEU. — *Le Gouvernement de soi-même. La loi de la vie*, in-16, 7 fr., Perrin, éd.
- MGR ALBERT FARGES. — *Les Phénomènes mystiques distingués de leurs contrefaçons humaines et diaboliques*. Traité de théologie mystique, in-8°, 640 p., Maison de la Bonne Presse.
- A. FAUCHÈRE. — *La Mise en valeur de nos territoires coloniaux*, in-8°, 84 p., Challamel, éd.
- JOHN FISKE. — *La Destinée de l'homme*. L'Évolution dans la religion, d'après la philosophie d'Herbert Spencer. Traduction, in-18, 6 fr., Librairie des Bibliophiles parisiens.
- H.-L. FOLLIN. — *La Révolution du 4 septembre 19..*, in-12, 7 fr. 50. Éditions Eiber.
- GEORGE FONSEGRIVE. — *De Taine à Peguy*. L'évolution des idées dans la France contemporaine. Posthume, in-8°, 10 fr., Éditions Sansot.
- JEAN FRIEDEL. — *Personnalité biologique de l'homme*, in-18, 7 fr. 50, Flammarion, éd.
- GASTON GAILLARD. — *Les Turcs et l'Europe*, in-16, 8 fr., Chapelot, éd.
- PAUL GAULTIER. — *Les Maîtres de la pensée française*, Paul Hervieu, Émile Boutroux, Henri Bergson, Maurice Barrès.
- MGR GIBIER. — *Les Reconstructions nécessaires*, in-12, Téqui, éd.
- PAUL GUIRAUD. — *La Femme à travers la Bible*. I. La création de la femme d'après la Genèse, in-16, 131 p., 4 fr. Imp., Gounouilhou.
- AUGUSTE HOLLARD. — *L'Apothéose de Jésus*, in-16, 3 fr. 50., Ernest Leroux, éd.
- K. KAWAHAMI. — *Le Japon et la paix mondiale*, in-16, 227 p., Imp. Renouard.
- LACASSAGNE et ÉTIENNE MARTIN. — *Précis de Médecine légale*, 3^e éd. entièrement refondue, 752 p., 27 fr., Masson, éd.
- LARGUIER DES BANCELS. — *Introduction à la psychologie*. L'instinct et l'émotion, in-8°, 5 fr., Payot, éd.
- BERNARD LATZARUS. — *Les Idées religieuses de Plutarque*, in-8°, 15 fr., E. Leroux, éd.
- CH. LEFÉBURE. — *La Famille en France, dans le droit et dans les mœurs*, in-8°, 226 p., Giard, éd.

III. — Périodiques.

ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME

- LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE. — N° 2, mars. — *Émile Corra*. Le docteur Dubuisson, p. 65 — *Marcel Boll*, Autour de nos idées, p. 85. — Bulletin de France, p. 90. — Bulletin d'Angleterre, p. 111.

AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

GROUPE AUGUSTE-COMTE.

Notre première réunion, à laquelle assistaient les membres des divers groupes parisiens, a eu lieu dimanche 10 avril, en notre local. Une allocution de M. Dubuisson et un exposé des principales solutions de la politique positive par M. Peyroulx furent suivis d'une amicale discussion.

RÉCEPTIONS.

Notre administrateur-trésorier et notre secrétaire reçoivent tous les samedis, de 14 à 18 heures. Nos lecteurs et amis seront toujours les bienvenus.

PROTESTATION CONTRE LE PROJET DE COMMÉMORATION DE NAPOLÉON I^{er}.

Dans un manifeste que nous recevons trop tard pour le publier intégralement, la *Société d'enseignement populaire positiviste* déclare répudier :

« Le projet de glorifier Napoléon I^{er}, à l'occasion du centième anniversaire de sa mort, comme contraire à la saine philosophie de l'histoire, illégitime en principe, impolitique en fait, et de nature à nuire au noble idéal de civilisation universelle que la France a si vaillamment défendu, de 1914 à 1918, et dont elle doit toujours être la gardienne vigilante et résolue. »

Nous contresignons volontiers. Quelques lecteurs nous font remarquer toutefois que cette déclaration serait moins suspecte d'esprit de parti et qu'elle aurait eu plus d'autorité si la protestation *négative* avait été précédée par une participation *positive* à la célébration du Centenaire de Joseph de Maistre.

L'INTERMÉDIAIRE

D. 4. — On demande à acheter :
Les Grands types de l'Humanité, par Pierre Lafitte.

L'Administrateur-Gérant : ALF. DUBUISSON

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE NOTRE ACTION

(Adresser mandats et chèques à M. ALFRED DUBUISSON, Secrétaire-Trésorier du Groupe Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin.)

Nous ne faisons pas appel seulement aux positivistes affirmés, mais à ceux qui sont plus ou moins dans le bon sens, aux esprits qui ne sont pas exclusivement négatifs et révolutionnaires, à ceux qui, dans l'épouvantable chaos, partagent nos angoisses de Français et d'hommes universels, à tous ceux enfin qui comprennent que *la seule* action vraiment indépendante de l'argent et des partis, d'ordre pour le progrès et de progrès dans l'ordre, doit être aidée — surtout à ses débuts — et développée. Nous recrutons les militants de la civilisation spirituelle.

La souscription est ouverte.

Total de la liste précédente : 20.256 francs.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

Vient de paraître :

GEORGES DEHERME

AUX JEUNES GENS

Un Maître : Auguste Comte
Une Direction : Le Positivisme

Un volume in-16, de 160 pages. 5 fr.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue St-Séverin, PARIS.)